

Coin Waverly

Myriam Beaudoin

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14225ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, M. (2006). Coin Waverly. *Moebius*, (109), 13–18.

MYRIAM BEAUDOIN

Coin Waverly

La vue s'étend sur l'automne de l'île. Au sud, la vieille ville et le port qui dort. À l'ouest, le quartier de briques rouges, de lustres en cristal, de lévites de soie, résidences à tourelles et balcons en loggia. Du côté est, les immeubles en rangées, les dépanneurs du coin, les amoureux dans les hangars de ruelles, et la fruiterie coin Waverly. Entre les deux quartiers, il y a la voie principale, colossale, qui remonte du port et se prend pour une frontière. C'est une fin d'après-midi de septembre, le vent passe du quartier des lustres à celui des bicyclettes, puis retourne au cristal, puis fonce vers le nord, voie ferrée, et revient se frapper contre la vitrine du commerce, coin Waverly.

Charles range les herbes fraîches, les oranges, les pommes et les fougères, Antoni aligne dans le petit comptoir réfrigéré les boissons fluorescentes, les bières et les Québon.

— Eh l'Europe ! lance Charles. Sors-tu avec nous autres ce soir ?

Charles, fils du propriétaire, travaille six jours sur sept. Les soirs de semaine, il gratte sa guitare, flatte son gros minou ou sort dans les tavernes avec les boys. Le dimanche, il aime dormir longtemps et prendre le brunch avec une femme sans mari.

— Où ? demande Antoni.

— On sort au P'tit bar, avec Marco pis la gang.

Antoni est heureux. Il adore travailler avec Charles, l'accompagner dans des bars avec écrans géants, banquettes rembourrées, pichets de bières locales et croustilles salées dans des paniers d'osier. Immigrant polonais et nouvel employé, il habite depuis quelques semaines seulement dans le deux pièces et demie au-dessus du commerce,

dernier étage d'un triplex en pierre grise. Il a choisi le logement pour la chambre avec vue panoramique est-ouest qui désennuie.

Les clients de la fruiterie sont des francophones, anglophones, gens prospères, chômeurs, étudiants, artistes, travailleurs, et, de temps en temps, ces femmes du quartier ouest. Charles et Antoni travaillent en placotant. La porte s'ouvre, et entre un vent épouvantable, suivi de l'oncle Richard qui tousse dans ses gants de cuir véritable.

— Un maudit vent de fou ! s'exclame-t-il. Y est pas là ton père ?

— Non, il est parti aux États cette semaine, répond Charles.

Richard s'approche de la caisse, pose un pied sur un escabeau, et, comme d'habitude, saisit le journal des malheurs, l'ouvre, appuie un avant-bras sur sa cuisse, s'incline. À quelques mètres son neveu trie les avocats et Antoni inscrit les prix sur de petites ardoises noires.

— Pis toué... kessé qui s'passe ? questionne Richard.

— Ça va, ça va, répond le fruitier, ne se retournant pas.

L'oncle jette un coup d'œil distrait dans le journal, puis se détourne vers l'extérieur, observe sa voiture brune et longue, tantôt sale, tantôt doublée par deux hommes qui passent. Richard se redresse, les toise de la tête aux pieds, se plaint :

— S'pas creyable, ils sont partout astheure.

Charles se tourne vers son oncle, puis regarde par la vitrine, aperçoit les hommes âgés qui s'éloignent, soupire discrètement. L'oncle continue, en fixant la rue.

— Y s'promènent ek des casses de pouels, des gros coats nouères, nouères comme el yâbe. Ga ça ! ça traverse la Main, pis ça se pense chez eux. Ils font comme si nous wéyaint pas... Sont dans notre pays pis y nous wéent pas !

Les fruitiers accélèrent le triage préparatoire à l'achalandage de fin de journée. Dehors, une voiture luxueuse tonne sur le pavé.

— Eh Mssieur... Ça roule, ça roule, ça pas de bon sens ! C'est pus un quartier icitte, c'est la grosse ville. J'vous le dis, on est pus cheu nous... Sont apra d'acheter toué

grosses maisons de l'ouest. Dans dix ans, y vont avoir la ville au complet ! Pis même le commerce de ton père, mon ti-gars.

Richard se redresse, s'adosse au comptoir de la caisse, examine distraitemment la une du journal puis l'ouvre à nouveau. Charles se déplace vers l'entrepôt où il va déposer des boîtes, puis quelques clients entrent, surtout des femmes et des enfants. L'oncle doit s'écarter pour les laisser passer, pousse l'escabeau du bout de la botte.

— J'te laisse l'argent sul comptoir poul journal ! crie-t-il à Charles.

Dans sa Cadillac, il jette les malheurs sur la banquette arrière, démarre le moteur, ferme la porte, les gants de cuir s'agrippent au volant, les pneus crissent, et la voiture décampe direction extrême est.

L'heure du trafic commence coin Waverly, dix-sept heures trente, tout le monde en même temps, la fatigue de fin de journée, on se pousse, on tend les paquets, on prend la monnaie, les visages se mêlent aux mains sans manière, on se dépêche, on choisit des légumes et fruits au hasard, les plus gros, les plus brillants, peu importe la cire et la Floride. Les employés courent, calculent et vendent, les enfants attendent dans la voiture familiale nouveau modèle qui clignote, ils se chamaillent, seront agités au retour, il va falloir que les mères les tiennent tranquilles, les papas sont fatigués à cette heure du jour, ils reviennent directement du bureau, enlèvent leur cravate, ouvrent le col de leur chemise, s'installent dans des fauteuils confortables. À la caisse, les mères disent ou pas des mercis machinés, et c'est fini, pense Antoni en épongeant son front d'une manche, quand à l'instant elle entre.

Son gant retient la porte battante qui sans hâte se referme, diminuant considérablement le timbre des clochettes cent fois actionnées dans les trente dernières minutes. Ensuite, la jeune femme essuie ses bottes aux bouts arrondis sur le tapis rouge déjà mouillé, déjà taché par le trafic. En un mouvement, son parapluie est posé dans un long cylindre de terre cuite. Coiffée d'un chapeau en feutre noir, elle avance lentement vers les étalages où se tient

le fruitier. Elle retire ses gants, les range dans un petit sac à main piqué de faux rubis, caresse la peau des fruits gardés dans du papier de soie. Entre poires et abricots, la cliente choisit les pommes du mont Saint-Hilaire, les premières de la saison, des pommes rouges avec du vert dedans, elle en met douze dans un sac, examine d'autres vivres et piétine en silence les lattes de bois. Dans quelques jours, elle va trancher les pommes en quartiers, les rouler dans du sucre blanc, les pendre au toit de la soukkah, pour la fête des cabanes. Puis elle aperçoit un étalage d'avocats qu'elle considère, hésite, n'en prend pas, se disant qu'elle repassera. Ses voisines préfèrent le supermarché kascher voie principale, s'aventurent rarement dans ces rues qui vont vers l'est. La jeune femme, elle, préfère les étalages de bois, les lampes halogènes, la musique des violons, et aussi, le tapis rouge à l'entrée. Elle ne demande à personne : elle vient, elle entre, elle touche, elle achète sans lever les yeux sur les gens.

Le vent continue et assombrit l'intérieur de la fruiterie. Charles range des boîtes de carton à l'arrière du commerce alors qu'Antoni a rejoint la caisse. Il est occupé à regarder la femme qui regarde les fruits. Les cheveux droits au carré, le manteau ample, sans ceinture, les bas couleur chair, les bottes à talons plats. Elle a terminé, elle se tourne vers le comptoir où l'immigrant l'attend, l'ayant suivi du regard depuis les pommes, il ne pourrait faire autrement, personne ne pourrait. La cliente ne le voit pas encore, elle garde les yeux sur le sac, puis sur les lattes qui défilent. Son visage vient vers Antoni, dans un instant il va découvrir sa blancheur sous le feutre noir du chapeau. Puis les yeux verts rayés bleus. Elle arrive, et cela se passe. Ils sont face à face, séparés par un comptoir de bois, une balance et une caisse remplie d'argent. La jeune femme lève le bras pour poser les pommes, et c'est là qu'elle voit le fruitier, qui la regarde. Un homme blond avec des lèvres pleines. Mince, grand de taille, son regard à lui posé sur son visage à elle. Elle est dévisagée. Sur le mur de brique derrière la caisse, la trotteuse de l'horloge s'arrête une petite seconde, et dans cet intervalle, elle, la femme, découvre, explore ce que c'est d'être dévisagée par un homme. Il n'y a pas de

doute, la cliente ne baisse pas les yeux comme elle le devrait, comme elle l'a toujours fait. C'est incroyable pour elle de regarder un homme ainsi, elle le fait quand même, ça dure, c'est inexplicable, c'est la première fois que ça lui arrive, on ne sait pas encore ce qu'elle pense, elle non plus ne le sait pas, elle se laisse dévisager. Puis la trotteuse reprend, mais rien ne change, tout persiste dans l'instant des yeux qui se regardent. Il fait humide, dehors l'orage frappe et vente, le moment va s'achever, un millième de seconde, et puis avant de baisser la tête sur les pommes, elle prend le blond dans sa tête comme une voleuse, c'est instinctif, inconcevable, c'est pire que tout. Tout de suite après viennent la fièvre, l'étourdissement, le regret. C'est fini, elle ne voudra plus y penser, elle n'y pensera plus. Et tout à coup elle craint que quelqu'un ne soit là derrière elle, peut-être quelqu'un qui a vu, non, elle n'a rien ressenti, elle ne tremble pas, elle n'a pas fixé l'homme derrière le comptoir... il est si grand de taille, son mari à elle est beaucoup plus court, les pommes vite et elle pose maladroitement le sac sur le plateau de la balance et rien ne s'est passé, se rassure-t-elle, déjà prête à oublier les fruits, à fuir dans l'orage, à rentrer chez elle, à fermer les portes à double tour. Elle reste immobile et un moment vide vient, occupé par les douze pommes qui se font peser. C'est un moment interminable pour celle qui garde les yeux sur le comptoir.

Le Polonais est certain, c'est la première fois qu'il la rencontre, des yeux verts avec des rayures bleues plus profondes que du noir, il n'en a jamais vus de semblables. Il n'a pas besoin d'entendre sa voix, tout se passe dans le silence blanc du visage qui lentement se teinte de rose. Elle tient le billet au-dessus du comptoir, fixe les yeux sur le billet, et Antoni fixe les yeux de la femme. Elle ne sait pas pourquoi il ne saisit pas l'argent, elle doit lever les yeux pour comprendre, et alors c'est le second instant de cette rencontre, et dans cet instant qui dure, il n'y a que les yeux qui se regardent, fixement. Ça les surprend tous les deux, ni elle ni lui ne comprend ce qui se passe, c'est une urgence, peut-être. Oui, c'est cela, une défaillance, le premier instant de tout amour, celui qui s'installe dans la tête et qu'on ne peut plus jamais chasser. C'est la pluie d'une

saison qui se refroidit, le bout des branches qui cogne et glisse contre la fenêtre embuée coin Waverly, c'est le rose, le blond, le bleu, le vert qui se mêlent aux violons, c'est un nouveau battement du cœur, c'est la fin de quelque chose, le début d'autre chose, c'est la vie qui tourne, étourdie tout à coup, les mains qui se crispent, deviennent moites, des yeux qui ne seront plus jamais les mêmes, la naissance de deux insomnies, un billet qui tremble et qui voudrait être saisi pour que le manège s'arrête.

Antoni allonge le bras pour saisir l'argent, et, sous le regard de la femme et de l'immigrant, le billet passe d'une main à l'autre. Dans le transfert, les doigts ont été près, si près que le poignet de la femme devenu très lourd frappe un coup sec sur le comptoir, son bras se remet à sa place le long du corps et elle ne lui montre plus ses yeux, c'est promis. Antoni appuie sur le clavier, elle entend les touches qui calculent, et le tiroir-caisse qui s'ouvre, et les pièces qui glissent. Après, c'est impensable mais elle le fait, elle le regarde encore, c'est comme ça, c'est grave comme ça. Ils se regardent, et c'est un désastre amoureux. Il lui tend les pièces, et elle les prend dans son petit gant qui fait un nid.

Puis elle s'était retournée, avait traversé le tapis rouge, pris son parapluie, tourné la poignée, était sortie dans l'orage comme dans une journée d'été, peu ou pas de son de clochettes, et ça avait été le début.